

CERCLE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Saison 2022-2023 – Décalages

IT MUST BE HEAVEN de Elia Suleiman

France/Canada, 2019. Réalisation et scénario : Elia Suleiman. Avec : Ali Suliman, Elia Suleiman, Gael García Bernal, Grégoire Colin, Nancy Grant. Photographie : Sofian El Fani. Montage : Véronique Lange. Comédie. Durée : 1 h.37'

Réalisateur

Né le 28 juillet 1960 à Nazareth, Elia Suleiman est doublement minoritaire comme Arabe en terre d'Israël et comme chrétien en terre palestinienne. Il a très tôt compris que, seules, les ailes de l'esprit le sauveraient du désastre. Il s'envole pour Londres en 1977, pour New York en 1981, avant un retour à Jérusalem dans les années 1990. Entre-temps, il a fait la rencontre de sa vie : le cinéma. La preuve, après quelques courts-métrages notables, par quatre longs-métrages où il s'invente, création supérieurement parlante, comme personnage à court de mots. Ainsi, après avoir tourné en 1996 *Une disparition*, il est surtout connu pour son film sorti en 2002, *Intervention divine*, une comédie tragique moderne sur la vie quotidienne dans les territoires palestiniens qui remporte en 2002 le prix du jury au festival de Cannes. Il propose en 2009 *Le temps qu'il reste* et présente, en 2019 au Festival de Cannes, *It must be Heaven*, qui remporte une mention spéciale du Jury et le Prix de la FIPRESCI.

Synopsis

La ligne directrice du film, c'est un personnage qui quitte son pays natal et tente de trouver une alternative. Ce « chez-soi », qui touche à l'identité et à la reconnaissance d'un territoire, Elia Suleiman l'a déjà exploré. Mais le cinéaste palestinien le déplace cette fois-ci hors d'Israël. Ainsi, ce film se compose ainsi d'une succession de scènes, d'abord à Nazareth, puis à Paris, New-York, Montréal, et enfin la dernière à Nazareth. Chacune présente ou surprend le personnage d'ES confronté avec un environnement légèrement plus ou moins décalé de la réalité et dont la seule apparition silencieuse et perplexe force l'autre à parler, pour s'excuser, se raconter, questionner.

Extrait de la critique du *Monde*

Il va être difficile pour le cinéma palestinien de surpasser ce qu'ES lui a apporté – et continue de lui apporter – en trente années de carrière et quatre longs-métrages. Ce sentiment de l'exil intérieur et de la dépossession de soi. Cet art soigné de la mèche lente burlesque. Cette rage étouffant sous le joug de l'immobilisme politique, insensiblement transformée, sinon en consentement, du moins en lassitude empoisonnée. Cet humour des faibles, subtil et désespéré, comme dérobé à l'adversaire qui, l'ayant remis dans les cartons de la diaspora, s'est oublié lui-même sous l'effet de la fermentation nationaliste. Cette manière, en un mot comme en cent, d'inventer une forme expressive parfaitement ajustée aux personnages contraints de vivre à côté de leur vie.

A 58 ans, le cinéaste palestinien regarde toujours ce pays où il est né, mais il a abandonné la sourde colère et l'esprit d'insurrection qui animait en retenue ses précédents films. Simplement se contente-t-il de constater que la violence observée en Palestine s'est étendue au-delà des endroits reculés du monde. Il rend compte de ce constat, à travers des scènes du quotidien passées au filtre d'un esprit cocasse, proche de Jacques Tati et de Buster Keaton.

Propos du réalisateur sur son film

J'ai fait ce film à cause de la manière dont j'ai commencé à sentir que le monde devenait un endroit terrifiant, depuis des décennies. Peut-être que, comme je viens de la Palestine, avec ce qu'elle a subi et subit encore, j'ai une espèce d'antenne, de radar qui perçoit davantage la potentialité de la violence, le calme avant la tempête.

Je donne une dimension cinématographique correspondant à ma façon de voir, à mon sentiment d'être à part, avec mon expression plus proche de la chorégraphie et du burlesque. C'est peut-être le plus drôle de mes films justement parce que l'époque n'a jamais été aussi désespérée.

Je ne sais pas si l'humour, le burlesque et la poésie sont les meilleures armes dont nous disposons pour nous protéger de ce monde, mais surtout je n'en connais pas d'autres. Je ne crois pas qu'on utilise, planifie ou décide d'adopter telle ou telle approche artistique. Pour moi, il se trouve que ça correspond à qui on est et à la façon dont on a accumulé diverses formes artistiques et dont tout cela devient votre manière de voir les choses. Aussi je n'ai jamais rien fait d'autre depuis mon premier court-métrage. Tous mes films semblent véhiculer la même ambiance, de l'humour et du silence. Peut-être que le dosage est un peu plus extrême dans ce film que dans les précédents. Je me suis peut-être davantage mis en danger, ai-je davantage approché des limites.

Mon désir pour le film est que les gens ne commencent pas à l'analyser pendant qu'ils le regardent. Ils doivent contempler l'image et en tirer du plaisir, ou la douleur dont vous parlez, qui est en fait la douleur qui découle de l'identification avec le personnage que vous regardez. La douleur est donc une empathie ou une sorte de sympathie pour l'état des personnes que vous voyez. C'est également intéressant parce que cela vous pousse à réfléchir à la manière d'améliorer les choses pour vous-même, pour les autres et pour le monde.

Deux questions pour aller plus loin

Elia Suleiman invite-t-il à donner un sens nouveau au mot « patrie » ?

Lorsque (dans le film) le réalisateur va voir un investisseur français pour lui parler de son film, on lui dit que son projet « n'est pas assez palestinien ». Est-ce vraiment le cas ?

Ce film est-il vraiment un conte absurde comme la plupart des commentateurs le prétendent ?

Fiche rédigée par Serge Molla

Vous souhaitez réagir au film, partager une remarque, un commentaire, une suggestion ?

Faites-le par courriel en vous rendant à l'adresse suivante :

www.cine-feuilles.ch/cercle-d-etudes.html, puis cliquez sur le lien « Contactez-nous »